

Entretien avec le peintre Mohamed Hamidi

Por Rachid BENLABBAH

RM : Il paraît que votre père espérait pour vous une carrière de juriste ?

Réponse : Au début j'ai voulu répondre à ce souhait mais je me suis vite rendu à l'évidence de l'art. Pour moi, la rue c'est la vraie école et ses murs que je n'arrêtais de badigeonner dans mon enfance. Mes premiers dessins sont muraux, je n'en garde malheureusement aucune trace, rien que des souvenirs. Là où j'habitais, ni les conduites ni les bombes de gaz n'existaient, on utilisait encore le charbon, alors j'ai commencé à dessiner avec du charbon de la BD, je reproduisais Spirou, Charly Chaplin... A l'époque j'avais une pile de revues usées, ce qui me convenait. A partir de là, j'imitais les récits illustrés de Zorro, je croquais des footballeurs... Je me rappelle avoir même fait des déclarations d'amour à une fille qui habitait près de chez moi en dessinant des cœurs.

Vous parlez souvent de cinéma ?

R : Ah oui ! Avec des objets achetés au marché aux puces, fils de tissus, bobine et images, je confectionnais un cinéma rudimentaire pour raconter des histoires dans les escaliers de l'immeuble pour les enfants du quartier. J'aurais pu être un cinéaste. J'avais 11 ou 12 ans.

Ce fut plutôt les Beaux-Arts...

R : En 1957-58, je suis entré à l'Ecole des Beaux-Arts. J'avais 16 ans. L'Ecole logeait à l'époque à l'ancienne résidence Lyautey derrière ce qui fut le théâtre de Casablanca. D'ailleurs c'est fort dommage qu'on ait perdu ce patrimoine architectural, comme d'ailleurs le cinéma où on allait voir des matchs de boxe. L'Ecole était fréquentés par des Espagnols, des Italiens, des Français et peu de Marocains.

Des noms vous reviennent de l'époque ?

R : Hamid Alaoui surtout.

Et les enseignants ?

R : M. Verdi, professeur de dessin, il tenait aussi sur la rue de l'horloge un studio de photographie professionnelle. Il y avait M. Belleneau qui enseignait le dessin, M. Cheneau et Mme Annie professeur de dessin et lauréate du prix de Rome. J'ai fait deux ans à l'école, au bout desquels j'ai obtenu mon certificat d'étude. On m'a offert en récompense une boîte

de peinture, c'était en 1969. Pour mon père, dessiner, ce n'était que du gribouillage inutile surtout que je n'arrêtais de remplir de graffitis les murs de mon quartier. En 1959 le photographe Maradji débutait sa carrière en offrant son service dans les grandes places casablancaises, il travaillait à l'époque chez New Films. Comme la photo couleur n'existait pas encore, les gens m'amenaient leurs photos ou des cartes postales que je coloriais, en contrepartie d'argent, en utilisant des poudres de teinturier que je diluais à l'alcool. Je me rappelle l'insistance de mon ami cinéaste Mohamed Reggab à vouloir savoir d'où je tenais mes couleurs. A la fin de mes études, je suis parti en France pour poursuivre, encouragé par un ami, Allal Hilmi, qui y suivait une formation en architecture.

On ne peut parler de Paris sans évoquer pour vous le rapport Jean Aujame...

R : Le rapport avec cet homme était exceptionnel. Il était communiste et avait une grande sympathie pour les Africains. Sur le plan humain, le rapport a toujours été chaleureux et en un sens il m'a adopté. Il se souciait peu de mon handicap physique et semblait rarement mécontent de mon ouvrage, je pratiquais la fresque à une seule main et ne craignait guère de monter dans l'échafaudage. A la fin de ma 4^{ème} année, il m'a pris comme assistant. Ainsi j'ai pu travailler pendant un an avec lui, c'était aux Beaux-Arts de Paris après ma période aux Métiers d'Art. J'encadrais les novices à l'Ecole des Beaux-Arts dirigée justement par Aujame et où il avait son atelier de fresque. Je fréquentais également l'atelier de Chastel dont j'appréciais énormément l'expression libre.

Vous êtes finalement aussi un maître fresquier et vitrailleur...

R : le vitrail, je l'ai appris aux Métiers...

Mais curieusement je ne vous connais aucune fresque, aucun vitrail ?

R : J'aurais bien aimé continuer à faire des fresques. Les occasions ne ce sont pas présentées. Au Maroc je n'ai jamais été appelé à en faire et pourtant tout le monde sait que Hamidi avait fait de la fresque. Je n'ai jamais été sollicité...

Pouvez-vous mettre votre parcours artistique en périodes ?

R : En 1965 j'étais à l'Ecole des Beaux-Arts de Casablanca, mais j'étais très porté sur le cubisme, la nature morte, le nu à ma façon.

Un cubisme analytique ? Vous sectionniez ? Est-ce à ce moment que s'est manifesté votre intérêt pour le corps ?

R : mais je ne prenais pas le corps tel quel, le corps entier.. J'aime l'arrondi, le corps exprimé à travers des formes géométriques, le corps fragmenté.

Dans les années 70, vous avez entamé une réflexion sur la ligne ?

R : en 1967.

Et vos thèmes d'inspiration à l'époque ?

R : Le corps. C'était encore un grand tabou. Je voulais le briser. Mais pour que le nu ne soit pas visible, je procédais par fragments.

Après cette période sur le corps, votre peinture a pris un virage ?

R : Elle a viré sur l'architectural. Il y a toujours une masse de formes, des plans qui s'interpénètrent. C'était pour moi une manière d'exprimer une ou des idées... l'accouplement de deux espaces avec des couleurs différentes. Je suis porté sur la couleur. Je suis maniaque sur la manière... j'ai horreur des maladresses même si la maladresse peut parfois donner des résultats inattendus. L'espace architectural est toujours un accouplement.

Je connais votre goût pour la nature, vous parlez de jardins, de nature. Sans être ni paysagiste ni peintre de nature morte ou vivante ?

R : Mes tableaux ce sont des jardins immenses. Mais quand je peints une rose je cherche à en appréhender l'essence, un peu dans l'esprit de Mallarmée.

Tiens, votre explication me rend clair votre rapport à la réalité !

R : J'admire le poète Mohamed Loakira, notamment sa façon d'écrire. Dans ses textes il n'y a pas de grammaire. Il y a sa grammaire à lui, sa démarche ressemble à la mienne ; lui il écrit, il utilise des mots, moi j'utilise des formes et des couleurs.

Cette démarche me fait penser à votre période marquée par la liaison les valeurs architecturales et chromatiques, j'ai l'impression que vous provoquez plastiquement une réflexion de l'art sur l'art. Quand je regarde vos œuvres, je me soucie moins de chercher de la réalité mais plutôt du déplacement des lignes dans l'espace et du mode de présence de la couleur.

R : la superposition des couleurs est importante et puis aussi le voisinage et le mélange... Pour répondre franchement, je ne pense pas à cela quand je me mets au travail. Il y a un dialogue qui s'instaure entre moi et la matière dès que je me mets à travailler. C'est un dialogue dans lequel je ne sais jamais lequel de nous deux va avoir le dernier mot. Le début de toute œuvre d'art est un point sur un espace vierge. Tout dépend où on met ce point qui est comme le premier verbe, le premier mot d'une phrase avec lequel se construit tout un langage, se raconte une histoire. Le point se développe, il peut grossir ou diminuer. Une ligne droite peut devenir horizontale, courbe...

N'est-ce pas aussi une appropriation de l'espace ?

R : Sans appropriation, je ne vois pas comment je peux donner sens au dialogue... dès que j'oriente la main sur la toile, elle m'appartient. Je greffe, je mets de la pâte... je m'approprie l'espace.

Rachid Benlabbah

Vous semblez avoir horreur du vide ?

R : le vide suggère... un tableau vide ?... une toile blanche me fait peur.

Et l'absence du blanc dans votre œuvre ?

R : je ne laisse pas d'espace vide.

Parlons maintenant d'un autre aspect de votre vie d'artiste. Le groupe de Casablanca, comment est-il venu à l'histoire ?

R : A la base, il y a eu des intimités. Je connaissais quelques membres, Mohamed Chebaâ et Abdellatif Laabi. Ils étaient à Paris. Je me demande encore comment ils ont vent de moi. En tout cas en 1965 j'ai rejoint le groupe. A l'époque, on parlait de la création d'une revue artistique. On était ensemble.

Quelles sont les idées qui animait le groupe de Casablanca ?

R : la liberté de l'artiste mais on abordait la question de la culture nationale et de l'identité...

L'identité ?

R : A l'époque on était contre les institutions étrangères qui encourageaient la peinture naïve. Le peintre marocain, pour ces gens-là ne devait être que naïf, et n'avait pas le droit d'évoluer. Nous, nous combattions cette idée, nous sensibilisions les gens, on allait sur la place Jama el fna de Marrakech.

Faites-vous allusion à l'exposition de 1969 et au manifeste des artistes marocains ?

R : cela a demandé un certain temps. Travailler avec les artistes pour créer une contre exposition. Ce manifeste a nécessité beaucoup d'efforts. On a refait la même expérience à Casablanca. On est allé exposer dans des collèges.

Il y avait donc un sentiment de groupe ?

R : oui.

Et votre positionnement de l'époque, par rapport à l'Etat, au ministère de la culture, de la politique culturelle de l'époque ?

R : nous évitions les espaces officiels, c'est pourquoi on est allé à Jama el fna. Nous voulions créer nos propres lieux, parce que le ministère de la culture jouait la carte des institutions étrangères.

Comment faisiez-vous pour vous en sortir financièrement ? Pour aller à Marrakech, organiser des expositions... ?

R : on n'avait pas de moyens. On gagnait 1000 dirhams par mois. Mais quand on veut quelque chose on le fait, peut importe les moyens. C'est une question de foi.

Cet esprit 1969, j'ai le sentiment qu'il a été trahi aujourd'hui ?

R : l'esprit n'est pas la cause, je ne sais comment expliquer cela... le souci est aujourd'hui l'argent. C'est bien que l'artiste n'ait pas de soucis matériels...pour être sincère, tout le monde est porté sur l'argent. C'est dommage ! On ne se voit pas, il y a un manque de sérieux, de responsabilité. Il faut qu'il y ait des projets en commun, réinventer l'esprit qui animait les artistes de l'époque.

L'institutionnalisation de l'art a commencé dans les années 80 avec le mécénat bancaire et des fondations. on y a vu une aubaine ; mais les années 2000 ont ouvert sur une sorte de privatisation du domaine de l'art. L'Etat a démissionné et les privés ont intégré l'art comme dimension d'investissement. C'est bien pour certains, c'est moins bien pour d'autres. Qu'on pense vous ?

R : je pense que c'est bénéfique. En Allemagne, il y avait même la location de tableaux, il n'y a pas de raisons pour que des institutions de ce genre n'investissent pas dans l'art. La culture est pour tout le monde. Il faut que tout le monde s'y implique. Bien entendu l'État aussi doit s'y mettre. Quand je pense qu'il n'y a pas de musée... en Tunisie, ou en Algérie, il y a je ne sais combien de musées. Mais je suis fier de dire qu'on a de bons peintres au Maroc.

Et le musée d'art contemporain de Rabat ?

R : il y a 6 ou 7 ans j'ai été contacté... quant au retard de la construction, cela rentre dans la politique générale. Le théâtre de Casablanca non plus n'a pas encore vu le jour. En Egypte, dans chaque quartier il y a un théâtre. Pourquoi construire un seul théâtre a Casablanca à 6 ou 7 milliards, au lieu de construire quatre ou cinq plus modestes?

Revenons au musée de Rabat, comment est ce qu'on va faire pour choisir les artistes qui y seront exposés ? Sur quels critères ?

R : il faudra faire appel aux spécialistes, aux acteurs du domaine. Un administratif du ministère de la culture à mon sens peut peu de compétence en matière d'arts plastiques. Il faudra maintenant voir ce que Qotbi est capable de faire depuis que la gestion des musées ne relève plus du ministère.

Les artistes auraient dû de leur côté réserver au musée des œuvres représentatives de leur parcours. Est-ce que vous avez fait pareil ?

R : non.

Rachid Benlabbah

Nul n'est jamais prophète chez soi, dit-on...

R : Je travaille dans l'ombre, je suis en retrait. Mon premier souci c'est ma peinture. Je suis heureux quand je fais un bon tableau.

Mais vous aimeriez bien passer à la postérité ?

R : Mais je vais laisser des traces. Je ressens du plaisir quand je rencontre d'anciens élèves, j'ai enseigné à l'Ecole des Beaux-Arts de Casablanca pendant 14 ans.

Votre première exposition ?

R : C'était en 1962, en France, à la galerie Rue des Beaux-Arts.

Vous rappelez-vous des œuvres que vous y aviez exposées ?

R : je jouais toujours avec le corps... j'ai exposé une palette arrondie avec un trou au centre. La palette du peintre représentait pour moi un corps.

Votre exposition en Allemagne en 1966 est semble-t-il celle qui vous a le plus marqué...

R : à cause du travail, de la maîtrise picturale et de la conception particulière de l'espace plastique. Celle de Jama el fina est aussi marquante en 1969, elle avait surpris tout le monde.

Vos œuvres ont été vendues ici et ailleurs, elles figurent dans des collections. Une traçabilité est-elle possible ?

R : franchement non... je ne peux pas savoir... j'ai vendu des tableaux, j'en ai offert d'autres... j'ai exposé quelques fois chez Laïla El Faraoui qui s'occupait à l'époque de la galerie Nadar et chez la galeriste Saboulot.

Q : Cependant, en 2011, la Galerie 38 t'a réservé une rétrospective ?

R : j'ai une collection particulière qui couvre les différentes périodes, depuis années 60 jusqu'à ce jour. Les toiles sont datées. Moi j'aime l'aventure... c'est le hasard... L'imprévisible... il m'est impossible d'être cloisonné dans un seul style.

Moi, je suis intrigué par votre travail de la fin 70 et début 80, ces totems et figures et les tons ocres ou sombres d'inspiration africaine ?

R : en France je fréquentais le Musée d'Arts Océaniques et Africains. Entre 1963 et 1964, je me rappelle que je vivais dans le quartier latin où il y avait des galeries d'art africain. Je faisais des croquis qui me servaient d'aide-mémoire et que je conservais, d'ailleurs je les conserve encore.

Le Hamidi des dernières années, quelles perspectives ?

R : toujours le corps, non seulement humain, l'oiseau, l'élan, l'envol... mon rapport avec la nature est essentiel mais il y a toujours autre chose. Le Hamidi d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier et je ne sais pas comment il sera demain.

Et les couleurs ?

R : la couleur c'est moi.

Comment alors exprimer la prégnance des couleurs primaires ?

R : j'ai toute une palette de couleurs dans mon corps. Quand tu es devant un espace, les couleurs primaires, essentielles, s'imposent. Je n'aime pas le graphisme.

Vous qui avez enseigné à l'École des Beaux Arts, quels conseils, quels messages adresser aux jeunes ?

R. ne pas tomber dans la facilité, être sérieux, éviter le suivisme, être soi-même. Il faut étudier, se former, voir par où d'autres sont passés.

Que vous inspire-t-il le jaune ?

R : l'énergie, la vie, le dynamisme.

Le bleu ?

R : j'aime le bleu, je suis à l'aise dans cette couleur, c'est le voyage.

Le rouge ?

R : chaleur, intimité.

Musique ?

R : j'aime la musique classique. Elle m'aide à travailler. Jamais je n'écoute, par contre, les Gnaoui en travaillant.

1970 ?

R : Belle époque pour moi, j'ai eu mon fils...

Cela n'a pas de rapport avec le Danemark ?

R : une exposition collective sur l'art érotique. Un de mes tableaux est resté dans ce pays.

L'abstraction ?

R : c'est voir les choses telles qu'elles sont, tu t'appropries les choses, tu es dedans.

Rachid Benlabbah

Espace géométrique ?

R : L'espace me pousse à la géométrie. Je me trouve bien dans une mosquée, dans une église, là où tu te sens tout petit, éphémère, une mémoire.

Le galeriste idéal ?

R : c'est très délicat... rires. L'art est une chose noble...